

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard
et Basses-Alpes... 5 fr. 6 Mois 12 fr. Un An 24 fr.
Autres départements... 6 fr. 6 Mois 12 fr. Un An 24 fr.
Etranger (Union postale)... 9 fr. 6 Mois 17 fr. 30 fr. Un An 34 fr.

N° 14.280 - QUARANTE ET ONZIÈME ANNÉE - DIMANCHE 12 MARS 1916

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. Réclames : 2.75 - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

Chronique Parisienne

Fraternité. -- Les paniers pleins. -- Le régime. -- La liberté. -- Au théâtre. -- Le tour de France des grands ancêtres.

Il ne me semble pas que je puisse aujourd'hui parler de ce qui remplit mon cœur, c'est-à-dire de la-bas.
La-bas, plusieurs qui sont de mon sang, s'inclinent rudement depuis le premier jour : de ne les séparer point des autres, de ceux qui tombent ni de ceux qui demeurent, il ne faut pas croire que fraternité soit un vain mot ; c'est même, en dehors des utopies différemment étiquetées, décorées d'enseignes plus reluisantes, le seul mot d'entente morale tout entière.

On discute, et pour cause : la liberté. L'égalité, qui ne peut exister que devant la loi est souvent, les *non-pieds* le savent, — soumise à diverses menues conditions.

Bref, seule demeure, ostensiblement trahie, mais si haute, si noble, si intangible en ses origines comme en ses fins, la fraternité.

C'est par elle que nous vivons la vie des soldats ; c'est par elle que nous souffrons de leurs douleurs, et partageons leurs joies quand il y a lieu ; c'est par elle que nous aimons.

Et, avouons-le, si la vraie misère, le vrai besoin, tous les maux des plus déshérités nous affligent, nous avouons ressentir peu d'émotion en écoutant une bonne dame qui rentre du marché et nous déclare qu'elle a payé trop cher son morceau de filet, son poulet et son camembert.

Nous avons envie de lui dire : Achetez du fromage de chèvre, du Cantal ou autre ; prenez du filet pour vos malades si vous en avez et mettez votre poulet en ragout, ce qui fera deux repas au lieu d'un ; mais absteniez-vous de gémir si fort, quand des hommes qui nous valent bien souffrent et meurent la-bas.

Il nous est arrivé de dire ces choses-là à nombre de gens que nous appelons — Je parle pour moi seule — des « paniers pleins ». On a bien fait usage de ces « paniers pleins », mais on ne les a pas utilisés, les tragiques et que les autres appartiennent seulement au domaine de la comédie amère.

Assurément, la vie est coûteuse, difficile ; assurément — nous avons vu cela de nos propres yeux — un franc cinquante sont revendus trois francs ; c'est au public qu'il appartient de se faire rendre justice et d'inventer la cuisine économique. Les Parisiens, avec raison, disent : Nous avons payé les épilateurs de légumes dix fois plus cher que nous n'achetons les légumes entiers ! nous avons mangé la queue des saisis, le vert des poireaux, le tronçon des choux ! nous n'en sommes pas morts. Nous avons tiré d'un sac de riz et d'un sac de farine de maïs des repas suffisants, ne réser-

vant les adouces, les légumes les trop petits et les vieillards, c'est à la portée de tout le monde. Tant pis pour ceux qui veulent fournir au bien portants le régime des malades. Nous mangerons mieux quand nos soldats seront rentrés au foyer.

Tout cela nous est suggéré par les plaintes de ceux qui n'ont point à se plaindre. C'est ainsi que nous avons entendu tout récemment une bonne dame dont le mari continue avantageusement ses affaires, nous dire : Oh ! moi, je n'achète plus d'œufs, ils sont trop chers, et les trop petits et les vieillards, c'est à la portée de tout le monde. Tant pis pour ceux qui veulent fournir au bien portants le régime des malades. Nous mangerons mieux quand nos soldats seront rentrés au foyer.

Tout cela nous est suggéré par les plaintes de ceux qui n'ont point à se plaindre. C'est ainsi que nous avons entendu tout récemment une bonne dame dont le mari continue avantageusement ses affaires, nous dire : Oh ! moi, je n'achète plus d'œufs, ils sont trop chers, et les trop petits et les vieillards, c'est à la portée de tout le monde. Tant pis pour ceux qui veulent fournir au bien portants le régime des malades. Nous mangerons mieux quand nos soldats seront rentrés au foyer.

Il paraît que la liberté a été encore une fois violée. Quand on l'a été tant de fois, ça doit finir par faire très peu d'effet. C'est là, n'est-ce pas, une opinion personnelle, encore qu'il s'agisse de la liberté de la presse. Si, en ce vieux monde, une chose encore nous est chère, c'est le journal : la fraternité nous est la plus facile qu'ailleurs. Nous aimons tout du journal : l'odeur du papier, le porte-plume du hasard, le parfum spécial des salles de rédaction, celui du hall où l'encre grasse, le compositeur, le marchand de papier, les nos vêtements ; nous aimons les camarades. Nous aimons aussi la liberté d'écriture, de dire chez nous ce que nous nous voulons dire. Mais, si nous disons ou écrivons quelque chose de mal réussi, de trop inutile, de dangereux, d'impudent, nous sommes convenus du droit laissé à la direction : On bifte ; c'est tout.

On reste, nous vivons un temps où la liberté a ses réserves nécessaires. Ainsi donc, ne soyons pas tout d'une pièce : écrivons sagement, prudemment ; gardons-nous des incontinences de plume ; et que les lecteurs ne se gendarmant point en ronchonnant : Pourquoi ne dit-on pas ceci ? et cela ? et encore cela ?

Quant on m'écrirait ces choses-là, je répondrais : « Si j'allais parler de tout ce qu'on nous signale, le marchand de papier n'y suffirait pas d'abord. Ensuite, nous ne devrions vivre l'arme au poing ; nous compter d'autres tracas. »

Il faut prendre son parti de beaucoup de choses dites ou volées : d'abord, parce que les trois quarts du temps nous ne sommes pas qualifiés pour justifier notre opinion ; nous pourrions penser à traverser ce qui est peu de chose — mais nous pourrions parler de travers, ce qui est pire, car la parole tombe où elle peut, bien ou mal. En littérature par exemple :

Une petite jeune femme arrive : je sors du théâtre, hielle, je viens de voir une pièce très drôle et jouée, ah ! supérieurement. Une grande vedette parisienne ! — Le sujet de votre pièce ? — Oh ! vous savez, un peu scabreux ; une fille qui s'éprend de son père, le père de la fille... heureusement, à la fin, ils apprennent qu'ils ne sont rien l'un à l'autre. — Ah ! tant mieux ! Vous avez trouvé cela si drôle ? — Oh ! il faut voir comme c'est dit et arrangé et présenté ! vous savez, l'auteur est si original, la comédienne a tant de talent. Je me suis amusée... vous ne vous seriez pas amusée, vous ? — Moi, oh ! non, je me serais embêtée, pardon du mot, de la manière la plus exorbitante. Je ne trouverais rien de drôle là-dedans en temps ordinaire ; et, au temps où nous vivons, je trouve ça odieux. — Alors, il faut fermer les théâtres ? et que faire de ceux qui en vivent ?

— Inutile de rien fermer, mais tâchons d'être propres, voyons : c'est le moins que l'on puisse nous demander.

Que voulez-vous, je vois vendre deux sous, à côté de chefs-d'œuvre, des œuvres de cette littérature sansuieuse qui a fait fuir chez nos hypocrites et répugnants voisins.

— Trouvez-vous aussi cela drôle ? Nous avons vécu une jeunesse dont la gâté a survécu à nos désastres, eh ! bien nous avons ri sans ces excès. On a, dans la génération précédente, caché tout ce que celle-ci expose. Le procès de Flaubert nous arrache des sourires ; l'ancien Palais-Royal nous fait l'effet du salon des familles. Bien ; mais, tout de même, il ne faut point dépasser les bornes, nous les dépassons. Abandonons au moins que la guerre soit finie, n'est-ce pas ? Ce n'est pas trop demander aux ailleurs et aux acteurs ?

Parlons de choses plus gaies ! Occupons-nous, si vous voulez, de Saint-Saëns.

Il s'est comme cela, une série de grands musiciens, tant compositeurs qu'exécutants, dont le nom retentit dans les grandes villes en ce moment plus que jamais.

Il s'est comme cela, hier, c'était Saint-Saëns très français, très amoureux de la belle musique française, si âgé et si jeune. Il y a quelques semaines, Diémer jouait du côté d'Arcahon et, sûrement, qu'il n'a pas entendu Diémer ne se fait pas une idée complète de ce qu'un homme peut tirer d'un instrument tel que le piano.

Tout simple, courbé, l'air infiniment paisible, Diémer, il parait rhumatisant et comme gêné par on ne sait quelles douleurs. Il s'assied, secoue légèrement ses chevilles, pose ses doigts sur l'instrument.

Et alors, de ce piano — qu'Hérold appelait un petit orchestre — s'élevaient des chants d'une beauté prodigieuse. C'est l'art suprême : il n'y a rien au-dessus, rien d'égal.

Ces frères maîtres ont toutes les forces, toutes les finesses ; elles anéantissent. Les pianistes sont en nombre dans la salle... ils prennent de la graine ! C'est pour les soldats les recettes. Il est reconfortant pour nous, de voir le vieux maître qui est encore le maître, venir là où on l'appelle et jouer et sourire quand la salle entière l'arrête au moment où il quitte le piano, pour lui crier : Oh ! encore cela !

Voilà un homme plein de gloire et quelle joie gloire.

Ainsi, chemin Saint-Saëns, d'autres encore merveilleux. Planté par exemple, c'est le tour de France des beaux ancêtres.

UNE MARSEILLAISE

Impressions du Front

La relève

— Sac au dos !... Par quatre, en avant... marche !

Le régiment quitte le cantonnement de repos à huit heures. Pratiquement il s'achemine, par les routes trouées, jusqu'à l'amorce du boyau.

Par hommes qui traversent un espace battu par les obus. Mais on ne fait même pas attention au plus ou moins de risque. On est là pour ça.

Enfin les chefs de section parcourent les files du regard et doucement, ils donnent le conseil plutôt que l'ordre :

— Jetez les cigarettes, pas de bruit... On approche de l'endroit où l'ennemi commence à nous voir et où le boyau s'ouvre... Les sections s'y engagent... Dans l'air tout noir on passe difficilement. Le fusil a son couvre-chargeur et son couvre-canon en drap, pour empêcher que la terre ne pénètre. La couverture est roulée sur le haut du sac (en fer à cheval, elle empêcherait de passer entre les paquets). Les trois musettes et les deux bidons grossissent démesurément la ceinture et s'accrochent aux trous... On barbotte dans la boue, sans un mot... Les commandements se passent chuchotés d'homme à homme... On s'arrête fréquemment... alors, à la clarté des fusées on essaie de voir vers la ligne boche... Parfois un homme butte dans un rondin abandonné, ou plonge dans un puisard... La crosse du fusil heurte la poignée de la baïonnette et ce son clair, fait sursauter les camarades... « Tais-toi, ton fusil couvre de boue... » On a malgré tout de ces égarements qui vous font condamner celui qui souffre le premier d'un accident involontaire.

Il est rare, d'ailleurs, qu'une relève ne soit pas surprise par l'ennemi... Le secteur est forcément plus bruyant ce soir-là, et tout à coup, les tirailleurs et les percutants inondent la plaine... Le « Gueusse » autrichien (canon de 80) précipite ses coups... La relève continue sa marche lente... Voici la compagnie arrivée au boyau qui conduit à la position qu'elle doit occuper. On croise la compagnie relevée et l'on se renseigne sur les particularités.

— Pas méchants, les Boches ? — Pas trop à dire... — Qu'est-ce qu'on reçoit ? — Crapouillots et torpillés la soir, vers 8 heures. Attention, la tranchée est bien réparée... — On est arrivé... Voici le gourbi... Ceux qui y sont affectés y pénètrent vivement, font sauter le sac et l'équipement, puis attendent les ordres.

Les chefs de section vont eux-mêmes relever les sentinelles aux postes d'écoute et aux créneaux... Les Boches envoient quelques coups de fusil... multiplient les fusées... Des obus éclatent derrière nous. Ce sont les Boches qui ont tenté ceux qui les quittent momentanément.

Le calme revient bientôt. La relève est terminée.

Les P. T. T. et la Guerre

Sur un effectif masculin de 63.834 unités, dont 45.113 appartenant aux classes mobilisables, plus de 23.000 P. T. T. sont aux armées. Nombre d'entre eux sont déjà tombés glorieusement en accomplissant leur devoir.

A ce jour, on compte 33 nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur ; 69 attributions de Médaille militaire et 530 citations à l'ordre de l'armée ou de diverses unités.

588^e JOUR DE GUERRE

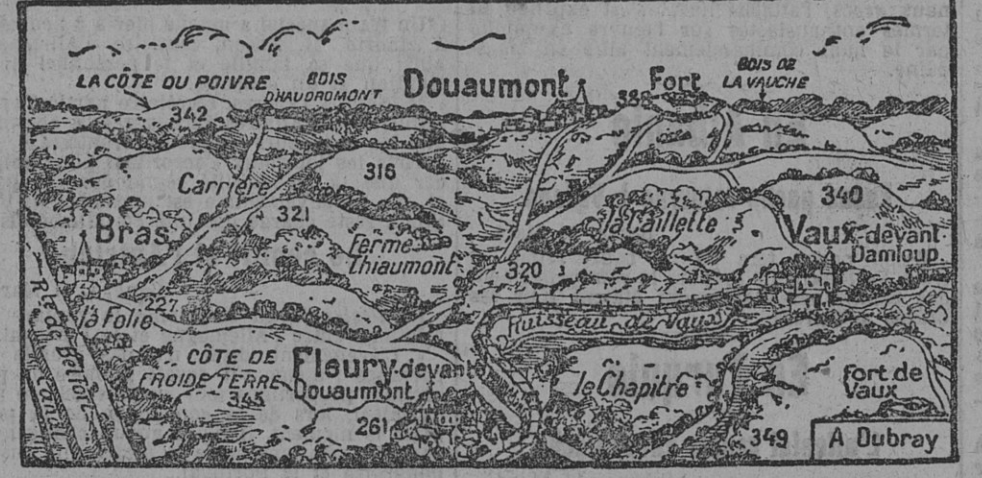
Communiqué officiel

Paris, 11 Mars.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :
Au nord de l'Aisne, après avoir bombardé hier pendant plusieurs heures nos positions entre Troyon et Berry-au-Bac, les Allemands ont débouché de la Ville-au-Bois et ont attaqué le saillant que forme notre ligne au bois des Buttes. Après un combat très vif, nous avons rejeté l'ennemi de la corne Nord-Ouest et de la partie Ouest du bois qu'il avait réussi à occuper.

A l'ouest de la Meuse, les Allemands ont lancé au cours de la nuit une forte attaque au sud-est de Béthincourt contre nos tranchées longeant la route de Béthincourt à Chattancourt. Une contre-attaque immédiate nous a rendu un important boyau où ils avaient pu pénétrer.

A l'est de la Meuse, l'ennemi a redoublé d'efforts entre le village et la croupe du fort de Vaux. Le bombardement a continué toute la



LA REGION DE DOUAUMONT

nuit avec une grande violence et les assauts d'infanterie se sont multipliés contre le village ruiné par les obus.

L'ennemi s'est emparé de quelques maisons à l'est de l'église. Tous ses efforts ont échoué contre la partie ouest du village, que nous tenons toujours.

A la suite de plusieurs attaques menées sur la croupe du fort, les Allemands ont fait quelques progrès sur les pentes, mais leurs tentatives pour arriver aux réseaux de fils de fer qui s'étendent en avant du fort, ont été brisées par nos feux.

En Wœvre, le bombardement s'est maintenu intense dans la région d'Eix et de Moulinville.

En Lorraine, nos tirs d'artillerie ont causé de graves dégâts aux ouvrages allemands près d'Emberménil.

Dans les Vosges, nos batteries ont été très actives dans la vallée de la Thur et à Pest de Thann.

PROPOS DE GUERRE

Les Lois

Il est vrai qu'il y a des foules de mécontents, qui se plaignent, qui géignent, qui accusent le sort et la société. Comment en serait-il autrement ?

Il y a les lois, mais les lois ont la même faiblesse que la médecine, et il n'y a pas de maladie, il n'y a que des malades.

La société est un peuple de malades ; la loi qui convient à celui-ci, ne convient pas à celui-là. C'est que la société ne peut admettre l'infini des distingués, la multitude des cas particuliers pour lesquels il faudrait une médication particulière.

Les lois sont des mécaniques, des sortes de lits de Procuste dont le citoyen ne doit attendre qu'un accommodement, un bienfait très relatif.

Prenez, par exemple, la plus large, la plus humaine des lois faites pour cette guerre : la loi sur les allocations. Elle a des complaisances qu'en d'autres temps on eût considérées comme immorales. N'accorde-t-on à l'indigent à celui-ci, ne convient pas à celui-là. C'est que la société ne peut admettre l'infini des distingués, la multitude des cas particuliers pour lesquels il faudrait une médication particulière.

Voici une femme qui ne peut se réclamer ni d'un frère, ni d'un mari, ni d'un père mobilisé. La guerre, cependant, l'a réduite à la misère. Y a-t-il quelque chose pour elle en dehors du problème que et insuffisant Bureau de bienfaisance ?

En voici une autre dont le mari, embarqué sur un navire réquisitionné, a péri dans un torpillage. L'homme n'était pas mobilisé. L'Etat a payé le navire à l'armateur ; il n'a rien pour la veuve. Cette femme mériterait sa dette. Qu'y a-t-il pour elle ?

La législation d'une guerre telle que celle-ci a encore trop emprunté à l'esprit ancien. On marche, certes, mais dans une vieille route tortueuse, mal pavée et mal éclairée. On est demeuré esclave des préjugés juridiques au lieu de faire de franches lois de guerre, des lois qui ne ressembleraient à aucune autre, des lois très larges, très libérales, très compatissantes, simples et provisoires.

C'est, je crois, pour cela qu'il y a à cette heure tant de mécontents et de malheureux, de ces malheureux qui ne rentrent dans aucune catégorie, auxquels le lit de Procuste

refuse même son cruel couperet, et qui l'Etat ne doit rien légalement, mais qui raisonnablement, humainement, auraient autant de droits que les autres.

ANDRÉ NEGIS

Faux Serment et Condoléances

Depuis quelque temps, dit le Figaro, les familles allemandes qui ont perdu un des leurs au feu reçoivent, joint à l'avis officiel du décès, une carte. Et sur cette carte ils lisent cette phrase :

Je jure que je n'ai pas voulu la guerre. Et je partage votre douleur.

Et c'est signé du kaiser Wilhelm. Guillaume, qui se sait coupable de l'horrible massacre où s'a bîmer son trône, fait comme un accusé qui se sent perdu, et qui ne veut point avouer encore. Il sait bien que, publiées par les Alliés, les preuves de son crime ont franchi ses frontières. Il sait que chacun de ses sujets en deuil l'accuse. Et, dans le trouble de son remords, il se défend comme il peut. Mais qui donc croira sa parole en ce pays où il a été dit qu'un traité signé de son nom n'est qu'un chiffon de papier ?

IL Y A UN AN

Vendredi 12 Mars

Sur le front de l'Yser, les Belges progressent de 500 mètres vers Schoorbeke. Occupation de l'Épinette, à l'est d'Armentières, par les Anglais. Autour de Neuve-Chapelle, ils s'emparent des tranchées allemandes du hameau de Piètre. Autour de Mesnil-les-Hurlus, nous entendons de nouvelles tranchées ennemies. Au Reichackerkopf, une offensive allemande repoussée ; nous réalisons une avance de 200 mètres.

Front oriental : les combats sur le Niemen, sur la Vistule et sur la Naref continuent, très violents ; dans les Karpathes, les Russes repoussent les Autrichiens, leur infligeant de fortes pertes.

Dans les Dardanelles, bombardement de la ville de Tchamak.

Lire à la 6^e page

LES TROIS MASQUES DE L'ÉTRANGER

LA GUERRE

La Bataille de Verdun

Au vingtième jour de la bataille l'acharnement de l'ennemi va en augmentant. - Le kaiser lance de nouvelles troupes dans la fournaise. - Les dernières attaques.

Paris, 11 Mars.
Les ministres se sont réunis ce matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. Le général Gallieni, ministre de la Guerre, souffrant, n'assistait pas à la délibération. Le Conseil s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 11 Mars.
Nous en sommes au vingtième jour de la bataille et l'acharnement de l'ennemi, qui paraissait, avant-hier, avoir atteint le dernier degré du paroxysme, va toujours en augmentant. C'est en vain que ses meilleurs corps se sont brisés, ont fondus sous le feu de notre artillerie et de nos mitrailleuses, des troupes nouvelles sont arrivées pour les remplacer et ont été lancées dans la fournaise, puis d'autres encore.

Le massacre, au dire de nos blessés, témoins admirables de ces effroyables hécatombes, dépasse l'imagination, mais la volonté aveugle qui ordonne des holocaustes ne s'arrête pas, ne s'émoussure pas. Avec le geste automatique d'une machine, elle jette sans cesse de nouvelles troupes au gouffre infernal. Jusques à quand les troupes impériales pourront-elles soutenir cette lutte horrible, alimenter le terrifiant sacrifice ? C'est comme je l'ai dit, toute la question.

Plus que jamais je persiste dans mon sentiment que cette bataille est le commencement de la fin. Ou bien le kaiser, enfin effrayé des pertes inutiles que sa criminelle folie coûte à son armée, s'arrêtera pour recommencer son offensive sur un autre point de notre front, et alors il n'aura reculé que pour mieux sauter, ou bien il se buttera comme une brute dans sa tentative désespérée contre Verdun, et il arrivera à l'ensauvagement de son armée sans obtenir la victoire.

Ce ne sont pas les quelques mètres de terrain qu'il gagne, au prix de régiments entiers littéralement broyés, qui changeront le destin. Rien, sinon la nécessité impérieuse, absolue d'avoir un succès quand même et à tout prix, rien, dis-je, ne peut expliquer la folie de l'état-major allemand, lançant sans compter ses bataillons dans les coulours infernaux en avant de Vaux et de Béthincourt, où notre feu les fauche au fur et à mesure de leur avance.

La nuit dernière, en dépit d'une tempête qui ajoutait au tragique sinistre de la mêlée, l'ennemi a multiplié ses attaques et les a même étendues. Ce que celles-ci lui ont rapporté n'est rien à côté de ce qu'il nous a coûté. Mais le kaiser qui, selon le mot sibyllin du grand écrivain militaire allemand Bernhardi, entend sur le monde résonner les pas du vieux Dieu, sent bien qu'il faut vaincre ou mourir. La bataille de Verdun est peut-être la dernière phase de cette guerre impie, que son orgueil, sanguinaire et déchaîné. Il la soutiendra jusqu'au bout.

Nous aussi, mais que signifie donc le silence qui règne sur tout le reste de notre front ? C'est la question qui vient à l'esprit de chacun. Quand donc les événements y répondront-ils comme il convient, c'est-à-dire comme l'exigent les règles de la stratégie et l'intérêt commun des Alliés ?

MARIUS RICHARD

L'attaque de la côte du Poivre

Emouvant récit d'un sapeur français blessé

Paris, 11 Mars.
Un sapeur blessé sur la côte du Poivre a fait le récit suivant à l'envoyé spécial du *Corrière della Sera* :

— Nous étions retranchés en première ligne sur le flanc du coteau, et nous attendions une attaque allemande. J'avais assisté, en Champagne, aux bombardements les plus violents ; mais celui-ci me parut tabulaire. « J'avais été désigné pour aller attendre l'assaut dans le poste de la mine avancée. Il s'agissait d'y rester jusqu'au moment où l'ennemi approcherait sur la bande de terrain miné, et de la faire sauter à l'instant voulu, en appuyant sur un bouton électrique. Le poste était éloigné de la tranchée d'une centaine de mètres ; pour y parvenir, il fallait longer une galerie souterraine. Complètement dissimulé et recouvert de terre, il avait une ouverture imperceptible qui permettait d'observer l'horizon.

À la leur crépusculaire, je voyais distinctement se dessiner, sur le noyau, la masse grise des troupes allemandes. Les projectiles éclataient sans interruption. L'ennemi avançait tout de même. Enfin, l'artillerie se tut et les Allemands se jetèrent à l'assaut. Lorsqu'ils furent à 200 mètres à peine de mon poste, j'entendis passer sur ma tête une vive fusillade venant de nos tranchées ; mes camarades, que le bombardement n'avait pas intimidés, recevaient l'ennemi avec leurs fusils et leurs mitrailleuses.

« Je vis distinctement la première ligne des assaillants hésiter, puis se coucher sur le sol. J'entendis les blasphèmes des soldats, les ordres des chefs ; puis, bondissant de nouveau, l'un entraînant le chant de l'officier allemand, renverser tous les ennemis autour de lui. Quatre fois il fut atteint d'une balle, quatre fois je le vis se relever et recommencer la lutte. Un autre ayant la moitié du menton enlevé, émit un terrible « voir », agrippé sur un monceau de cadavres allemands, tirant aussi rapidement qu'il le pouvait et abattant les ennemis à vingt mètres.

« La division de fer avait contre elle six divisions des meilleurs soldats de l'Allemagne, mais ne lui importait rien. Plusieurs des nôtres ayant brisé leur baïonnette dans le combat, se battait à coups de crosse. J'en vis un ayant entre les mains une lourde épée d'officier allemand, renverser tous les ennemis autour de lui. Quatre fois il fut atteint d'une balle, quatre fois je le vis se relever et recommencer la lutte. Un autre ayant la moitié du menton enlevé, émit un terrible « voir », agrippé sur un monceau de cadavres allemands, tirant aussi rapidement qu'il le pouvait et abattant les ennemis à vingt mètres.

« Le colonel Driant était à la tête de la division de fer, jusqu'aux derniers moments, avait été gardée en réserve. Les hommes mirent baïonnette au canon et au milieu des vivats qui devinrent un véritable tonnerre. Lorsque le général se mit à leur tête, l'épée nue, lorsque la charge sonna, les hommes s'élançèrent à toute vitesse et tout en lançant des acclamations furieuses. Le feu allemand qui faisait de grands trous dans les rangs n'arrivait pas à diminuer leur ardeur. Ils étaient irresistibles. Les officiers ne donnaient pas d'ordres. Il n'y en avait pas besoin. Chaque homme se battait pour lui-même.

« La division de fer avait contre elle six divisions des meilleurs soldats de l'Allemagne, mais ne lui importait rien. Plusieurs des nôtres ayant brisé leur baïonnette dans le combat, se battait à coups de crosse. J'en vis un ayant entre les mains une lourde épée d'officier allemand, renverser tous les ennemis autour de lui. Quatre fois il fut atteint d'une balle, quatre fois je le vis se relever et recommencer la lutte. Un autre ayant la moitié du menton enlevé, émit un terrible « voir », agrippé sur un monceau de cadavres allemands, tirant aussi rapidement qu'il le pouvait et abattant les ennemis à vingt mètres.

« Le colonel Driant était à la tête de la division de fer, jusqu'aux derniers moments, avait été gardée en réserve. Les hommes mirent baïonnette au canon et au milieu des vivats qui devinrent un véritable tonnerre. Lorsque le général se mit à leur tête, l'épée nue, lorsque la charge sonna, les hommes s'élançèrent à toute vitesse et tout en lançant des acclamations furieuses. Le feu allemand qui faisait de grands trous dans les rangs n'arrivait pas à diminuer leur ardeur. Ils étaient irresistibles. Les officiers ne donnaient pas d'ordres. Il n'y en avait pas besoin. Chaque homme se battait pour lui-même.

« Le colonel Driant était à la tête de la division de fer, jusqu'aux derniers moments, avait été gardée en réserve. Les hommes mirent baïonnette au canon et au milieu des vivats qui devinrent un véritable tonnerre. Lorsque le général se mit à leur tête, l'épée nue, lorsque la charge sonna, les hommes s'élançèrent à toute vitesse et tout en lançant des acclamations furieuses. Le feu allemand qui faisait de grands trous dans les rangs n'arrivait pas à diminuer leur ardeur. Ils étaient irresistibles. Les officiers ne donnaient pas d'ordres. Il n'y en avait pas besoin. Chaque homme se battait pour lui-même.

« Le colonel Driant était à la tête de la division de fer, jusqu'aux derniers moments, avait été gardée en réserve. Les hommes mirent baïonnette au canon et au milieu des vivats qui devinrent un véritable tonnerre. Lorsque le général se mit à leur tête, l'épée nue, lorsque la charge sonna, les hommes s'élançèrent à toute vitesse et tout en lançant des acclamations furieuses. Le feu allemand qui faisait de grands trous dans les rangs n'arrivait pas à diminuer leur ardeur. Ils étaient irresistibles. Les officiers ne donnaient pas d'ordres. Il n'y en avait pas besoin. Chaque homme se battait pour lui-même.

« Le colonel Driant était à la tête de la division de fer, jusqu'aux derniers moments, avait été gardée en réserve. Les hommes mirent baïonnette au canon et au milieu des vivats qui devinrent un véritable tonnerre. Lorsque le général se mit à leur tête, l'épée nue, lorsque la charge sonna, les hommes s'élançèrent à toute vitesse et tout en lançant des acclamations furieuses. Le feu allemand qui faisait de grands trous dans les rangs n'arrivait pas à diminuer leur ardeur. Ils étaient irresistibles. Les officiers ne donnaient pas d'ordres. Il n'y en avait pas besoin. Chaque homme se battait pour lui-même.

« Le colonel Driant était à la tête de la division de fer, jusqu'aux derniers moments, avait été gardée en réserve. Les hommes mirent baïonnette au canon et au milieu des vivats qui devinrent un véritable tonnerre. Lorsque le général se mit à leur tête, l'épée nue, lorsque la charge sonna, les hommes s'élançèrent à toute vitesse et tout en lançant des acclamations furieuses. Le feu allemand qui faisait de grands trous dans les rangs n'arrivait pas à diminuer leur ardeur. Ils étaient irresistibles. Les officiers ne donnaient pas d'ordres. Il n'y en avait pas besoin. Chaque homme se battait pour lui-même.

« Le colonel Driant était à la tête de la division de fer, jusqu'aux derniers moments, avait été gardée en réserve. Les hommes mirent baïonnette au canon et au milieu des vivats qui devinrent un véritable tonnerre. Lorsque le général se mit à leur tête, l'épée nue, lorsque la charge sonna, les hommes s'élançèrent à toute vitesse et tout en lançant des acclamations furieuses. Le feu allemand qui faisait de grands trous dans les rangs n'arrivait pas à diminuer leur ardeur. Ils étaient irresistibles. Les officiers ne donnaient pas d'ordres. Il n'y en avait pas besoin. Chaque homme se battait pour lui-même.

LA GUERRE EN AFRIQUE

Les Opérations dans le Sud tunisien

La rébellion en Tripolitaine et sa répercussion en Tunisie. — Les événements de Dehbat et de Tatabouine. — L'héroïsme de nos troupes indigènes et de nos territoriaux. — L'échec du complot tarco-allemand.

La Dépêche Tunisienne publie le récit des événements de Tripolitaine et du sud tunisien de 1915 dernier.

qu'une partie de la garnison du poste tenait encore. Un bataillon du 1^{er} tirailleurs, un escadron du 1^{er} spahis avec 3 canons furent envoyés d'urgence.

Ces événements produisirent une très grosse impression sur les troupes indigènes.

La situation dans le cercle de Dehbat avait été un peu plus précaire. L'attaque d'Oum-Souh par plus de 2.000 rebelles avait produit parmi les indigènes une grosse impression.

Du 12 au 23 septembre, la garnison de Dehbat combattit contre des bandes de dissidents qu'elle parvint à disperser.

Actuellement, la bande rebelle est désagrégée, les troupes indigènes ont rejoint leurs tribus.

Il est possible que les chefs senoussis n'aient pas encouragé ce mouvement hostile, mais il semble certain que les troupes y ont participé.

Mais il est certain que pendant quelque temps des bandes parcoururent le territoire pour razzier les troupeaux.

Dans le cercle de Tatabouine, la situation, au début d'octobre, était assez inquiétante.

Les deux embarcations navigèrent de conserve pendant quelques heures, puis le mauvais temps les sépara et elles finirent par se perdre de vue.

Le mouvement est à présent désavoué publiquement par les chefs tripolitains.

On a des raisons de croire que le sous-marin qui coula le Kelbridge avait été le veillé, un voilier italien, l'Elisa.

Le coût de l'existence va toujours croissant. Il augmentera d'autant plus, que la liberté la plus complète sera laissée aux exploiters de la misère publique.

Un des anciens élèves du cours d'instruction des P. T. T. à Salon, détaché comme surnuméraire aux bureaux de Marseille-Saint-Charles.

Tous les projets de loi déposés, en vue de combattre l'excessive cherté de la vie, ne visent que la durée de la guerre.

Le conseil de guerre de la 15^e région, réunit cette fois la présidence de M. le lieutenant-colonel Kervyn de Ronville.

Le projet Malvy, concernant la taxation des denrées, se trouve de ce nombre. La Chambre, c'est une justice à lui rendre, vota ledit projet très rapidement.

Le conseil de guerre de la 15^e région, réunit cette fois la présidence de M. le lieutenant-colonel Kervyn de Ronville.

Nous avons maintes fois cité les prix des denrées diverses à Marseille. Ces prix varient au gré des vendeurs.

Après un réquisitoire d'une juste sévérité de M. le capitaine de La Font et une habile plaidoirie de M^{re} Stefani, le Conseil condamne l'accusé à la peine des travaux forcés perpétuels à la dégradation militaire.

Cela se conçoit aisément. La mairie de Marseille a pu instituer une Commission dite des cours à l'instar de celle de Lyon.

Paris, 17 Mars. La vie n'est pas entièrement interrompue à Verdun et, dans le double but d'assurer le ravitaillement de nos troupes.

Les avantages constatés à Aix, où fonctionnent des épiceries municipales, prouvent qu'on peut lutter contre la cherté de la vie.

Le secrétaire de la Mairie, M. Maucoulin, qui était parti à Bar-le-Duc avec tous les services publics.

Le Sénat ou tout au moins sa Commission propose, au contraire, le rejet des prévoyantes mesures adoptées par la Chambre des Députés.

Un aviateur, que nous avons pu rencontrer et qui a tout récemment photographié Verdun, affirme que les choses sont à peu près dans le même état qu'il y a huit jours.

Qu'arrivera-t-il alors ? Le renvoi du projet ministériel à la Chambre qui maintiendra sa première délibération. Retour au



LE PRINCE DU SANG

Ce dessin d'Abel Faivre, paru dans l'« Echo de Paris », a été saisi en Suisse par ordre de la censure helvétique

LES SOUS-MARINS ALLEMANDS EN MEDITERRANEE

La Perte du « Kelbridge »

L'équipage est arrivé à Marseille

Il y a quelques jours, nous signalions que le Mascara, de la Compagnie Mixte, avait recueilli en mer et conduit à la Goulette 18 naufragés du vapeur anglais Kelbridge.

Le Kelbridge était un gros cargo-boat de 9.000 tonneaux, qui transportait de Carthage dans le Levant une cargaison de charbon.

Les deux embarcations navigèrent de conserve pendant quelques heures, puis le mauvais temps les sépara et elles finirent par se perdre de vue.

On a des raisons de croire que le sous-marin qui coula le Kelbridge avait été le veillé, un voilier italien, l'Elisa.

Le Midi au Feu

Un des anciens élèves du cours d'instruction des P. T. T. à Salon, détaché comme surnuméraire aux bureaux de Marseille-Saint-Charles.

LA VIE DANS VERDUN



Vue de Verdun, prise de la rive droite de la Meuse.

Paris, 17 Mars. La place forte, que des petits projectiles il est vrai, qu'on renvoie, ils se servent surtout d'obus incendiaires.

Un aviateur, que nous avons pu rencontrer et qui a tout récemment photographié Verdun, affirme que les choses sont à peu près dans le même état qu'il y a huit jours.

L'IMPOT SUR LE REVENU

Le Mouvement à la Mairie de Marseille

La loi relative à l'impôt général sur le revenu, entre en application.

C'est tout d'abord, nous expliquent-ou, une habitude qui n'est point seulement commune à nos concitoyens.

Le revenu à déclarer doit être net, diminué des dépenses et des charges et ne pas être inférieur à 5.000 francs.

Si l'un de ces personnes à sa charge (ascendants âgés de plus de 70 ans ou infirmes, descendants ou enfants recueillis, âgés de moins de 21 ans ou infirmes).

Le département des Bouches-du-Rhône vient de signaler aux directeurs des services agricoles la nécessité et l'avantage qu'il y aurait à développer la sériciculture intensivement.

LES DÉPUTÉS SUR LE FRONT

Du Crd de Paris : Les députés ont fait beaucoup parler d'eux cette semaine, sur le front.

La décoration de M. Borrel a été saluée avec joie, parce que certains rumeurs, accordées à d'autres parlementaires.

Un jour, les alpins de M. Borrel avaient reçu l'ordre d'envoyer un détachement de troupes à la recherche de M. Borrel.

On ne saurait trop répéter que, pour conserver à la France sa belle situation financière, il est nécessaire de recourir le plus possible au montant de ses importations productives.

Pour les Territoriaux du Maroc

M. Oct. Vigne, député du Var, et président du Conseil général, a répondu aux questions posées par le député de Brignoles au résident général au Maroc.

La réponse est incluse dans le paragraphe précédent, mais il est important de réduire, dans toute la mesure du possible, la longueur des permissions à passer en France.

Le voyage est-il effectué aux frais de l'Etat ou de l'intéressé ? Réponse : d'après les instructions récentes du ministre de la Guerre, le voyage est effectué aux frais de l'Etat.

LE RECOURS DES IMPOTS

Les recouvrements effectués par l'administration de l'Enregistrement pendant le mois dernier se sont élevés à 43.704.000 francs contre 36.793.500 francs en février 1915.

Les droits de succession et de mutation sont en progression notable. Non compris les successions, les produits recouvrés par cette administration atteignent 36.155.000 francs.

Dans l'ensemble, les impôts indirects se sont élevés en février à 245.531.700 francs en augmentation de 4.058.000 francs, soit 1,7 %.

La Condition des Ouvriers mobilisés affectés aux Usines de Guerre

L'emploi, dans les usines de guerre, de la main-d'œuvre militaire a déterminé la création de tout un organisme spécial.

Les ouvriers mobilisés, affectés à des usines de guerre, sont et demeurent des militaires.

Comme conséquence de ces principes, les affectations et mutations concernant les ouvriers sont prononcées par l'autorité militaire.

En ce qui concerne les patrons, ceux-ci doivent adresser, aux officiers contrôleurs de la main-d'œuvre, leurs demandes de personnel.

Tel est le résumé des instructions du ministre de la Guerre (sous-secrétariat d'Etat de l'Artillerie et des Munitions) relatives à l'emploi des ouvriers mobilisés affectés aux usines de guerre.

Le Blé de Manitoba et l'Agriculture

En ces temps, nous avons relaté au fur et à mesure de leur publication, les mesures prises par le ministre de l'Agriculture.

Tout en comptant sur l'efficacité des mesures prises par le ministre de l'Agriculture et appliquées dans la mesure des moyens mis à sa disposition.

On ne saurait trop répéter que, pour conserver à la France sa belle situation financière, il est nécessaire de recourir le plus possible au montant de ses importations productives.

Le blé commercialement connu sous ce nom, est non seulement cultivé au Manitoba, mais dans toutes les provinces du Canada.

La possibilité d'introduire ces variétés dans notre culture ressort de ce qui précède.

Le blé de Manitoba est riche en gluten et le grain est ferme et régulier ; le produit, en l'espèce la farine, contient de la force et est tout à fait supérieur à ce qui est produit en France.

Le blé de Manitoba est riche en gluten et le grain est ferme et régulier ; le produit, en l'espèce la farine, contient de la force et est tout à fait supérieur à ce qui est produit en France.

Le blé de Manitoba est riche en gluten et le grain est ferme et régulier ; le produit, en l'espèce la farine, contient de la force et est tout à fait supérieur à ce qui est produit en France.

Le blé de Manitoba est riche en gluten et le grain est ferme et régulier ; le produit, en l'espèce la farine, contient de la force et est tout à fait supérieur à ce qui est produit en France.

Le blé de Manitoba est riche en gluten et le grain est ferme et régulier ; le produit, en l'espèce la farine, contient de la force et est tout à fait supérieur à ce qui est produit en France.

